

Tuer la mère
Vincent River

Raymond Bertin

Numéro 122 (1), 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertin, R. (2007). Compte rendu de [Tuer la mère : *Vincent River*]. *Jeu*, (122), 26–28.

Tuer la mère

Attention : spectacle coup-de-poing ! La deuxième production de la saison 2006-2007 du Quat'Sous s'annonçait comme un objet intrigant : un duo d'acteurs, huis clos mettant en vedette la comédienne Danielle Proulx, qu'on a vue davantage au cinéma ces dernières années, notamment dans *C.R.A.Z.Y.* où elle incarnait avec brio une mère bien québécoise, et le jeune Renaud Lacelle-Bourdon, sur le point de se mesurer à un rôle important, dans cette pièce d'un auteur britannique à peu près inconnu ici¹. Défi relevé avec succès : en s'investissant dans ce texte difficile, d'une violence implacable, les deux comédiens ont livré une performance sentie, plongeant jusqu'à l'impudeur.

Faire sortir le chat du sac

DAVEY – En plein milieu de la rue, je pars à brailler. Toute peut me partir. Un enfant seul. Un oiseau mort. Ou ben des sons. Des crissements de pneus. Un chien qui jappe. N'importe quoi. Pis des mots ! Ça fait ça aussi. « Tendre ». Ou « neige ». Ou « plume ». Pourquoi « plume » ? L'autre jour, je regardais la TV. Les nouvelles commencent. Quelqu'un a dit le mot « abandonné ». Pis c'est reparti. Mon père a dit : « Tu fermeras ton robinet, quand ça t'adonnera. » (p. 12)²

Ces deux-là, sans doute, n'auraient jamais dû se rencontrer. Ou, peut-être, si la société dans laquelle ils vivent avait été plus sincère, plus ouverte, plus tolérante, et eux-mêmes moins embourbés dans leurs préjugés, se seraient-ils croisés et salués, un soir, dans des circonstances plus favorables chez Anita... dans cet appartement qu'elle a quitté après la mort de son fils Vincent, 35 ans, victime d'un meurtre sordide dans un « repaire d'homosexuels ». Depuis, trois mois ont passé. Au moment où s'ouvre la scène, dans son nouveau logement délabré, Anita jette des regards anxieux par la fenêtre, puis invite le jeune qui la suit depuis des semaines à entrer. Entre elle et Davey, un duel va commencer. Le garçon, 17 ans, qui affirme avoir découvert le corps de Vincent, souhaite s'en débarrasser car il le voit partout depuis ce jour, l'image du cadavre l'obsédant et le bouleversant.

Entre eux, un pacte, un *deal* : ils devront tout se dire. Qui est Davey ? Qui est Anita ? Petit à petit, de questions en réponses, d'affrontements en rapprochements, ces deux êtres écorchés par la vie vont se dévoiler. À mesure que le puzzle du drame de la mort de Vincent, des jours, des heures qui l'ont précédé, va se placer, que l'horreur va se

Vincent River

TEXTE DE PHILIP RIDLEY ; TRADUCTION DE MARYSE WARD. MISE EN SCÈNE : ROBERT BELLEFEUILLE, ASSISTÉ DE DIANE FORTIN ; DÉCOR : JEAN BARD ; COSTUMES : NORMAND THÉRIAULT ; ÉCLAIRAGES : MICHAEL BRUNET ; MUSIQUE ORIGINALE : LARSEN LUPIN ; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIÉ. AVEC RENAUD LACELLE-BOURDON (DAVEY) ET DANIELLE PROULX (ANITA RIVER). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS ET DU THÉÂTRE DE LA VIEILLE 17, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS DU 30 OCTOBRE AU 2 DÉCEMBRE 2006.



1. Maryse Warda avait traduit *The Pitchfork Disney* de Ridley pour le Quat'Sous en 1993.

2. Toutes les citations sont tirées du tapuscrit fourni par le Théâtre de Quat'Sous.

détailler, les deux protagonistes n'auront d'autre choix que de creuser en eux-mêmes pour aller au bout de la vérité. L'alcool, la cigarette, les anti-douleurs et la marijuana les aideront à combattre leurs inhibitions et à laisser venir l'émotion. Ils n'en sortiront pas indemnes, le public non plus, qui recevra en plein visage leurs épanchements.

Passé trouble

ANITA – Chaque fois que je partais à courir dans la maison, c'était « Attention aux Tasses à Maman ». Je faisais claquer une porte. « Les Tasses à Maman ! » Oh, j'ai appris à marcher sur la pointe des pieds, proche des Tasses à Maman. (p. 29)

D'Anita et de Davey, on apprendra les origines familiales étouffantes, à quatre décennies de distance. Elle, à 17 ans, rencontra un Noir qui la mit enceinte, au grand dam de sa mère ! De cette union condamnée, une rareté, un fils blanc allait naître : Vincent. Mais pour la jeune femme, la vie ne serait plus la même. Enfant battu par son père (qui servait le même régime à sa femme), Davey dut dès l'âge de 12 ans s'occuper de sa génitrice, atteinte d'un cancer. Mère martyr qu'il surprotégera jusqu'à se fiancer, contre son gré, avec la fille qu'on lui destinait depuis la maternelle. Mères castratrices, chez l'une et chez l'autre.

Ce n'est qu'au compte-gouttes que les éléments de ce passé trouble se déposent devant nous, au hasard d'une conversation serrée aux allures d'interrogatoire avec quelques acalmies. Comme pour se donner une contenance, Anita déballe les tasses héritées de sa mère, symboles de sa propre rectitude, de sa fidélité aux valeurs maternelles. Des tasses sans valeur, en réalité. Puis, fouillant dans le sac d'école de Vincent, dont ils extraient des photos, un cahier de dessins, divers objets, Anita et Davey se rapprochent, deviennent complices. Jusqu'au moment où apparaît la chemise de soie que Vincent portait le jour du drame : Davey sursaute et s'éloigne, les questions d'Anita reprennent.

Dire le sexe comme la violence

DAVEY – ...Vous aviez pas deviné qu'il aimait pas les filles.

ANITA – J'y ai jamais pensé.

DAVEY – Sujet mort et enterré, c'est ça ?

ANITA – Oh, tu te penses tellement fin, tu penses que t'en connais tellement.

DAVEY – Je connais les osties de mères !

ANITA – Non, tu les connais pas ! Pis tu me connais pas moi ! Si Vincent voulait pas discuter de sa vie sexuelle, c'était son choix. Mais il aurait pu. (p. 56)



Vincent River de Philip Ridley, mis en scène par Robert Bellefeuille (Théâtre de Quat'Sous/Théâtre de la Vieille 17, 2006). Sur la photo : Danielle Proulx (Anita River) et Renaud Lacelle-Bourdon (Davey). Photo : Yanick Madonald.

Le choc de la mort violente de Vincent est doublé, pour sa mère, par la révélation qu'il lui a caché tout un pan de sa vie. Trahison d'autant plus inconcevable qu'elle vivait et s'entendait très bien avec lui. Comment a-t-elle pu passer à côté de ça, ne pas l'avoir senti ? Et ce soir-là ils s'étaient disputés... Anita se sent coupable. N'a-t-elle pas joué un rôle déterminant dans la vie, dans la mort de Vincent ? Mais Davey n'a pas fini de lever le voile sur ce qui s'est réellement passé entre lui et Vincent. Le récit halluciné de leur rencontre, puis de l'assassinat, va culminer lorsqu'il fait jouer à la mère le rôle du fils, dans cette reconstitution insupportable pour elle, et pour une partie du public sans doute :

DAVEY – Qu'est-ce qu'y a... ? Tu penses encore à ton ostie de mère, c'est ça ?... Ben oui, tu y penses encore. Oublie-la ! Elle a rien à voir avec nous autres. Regarde-moi ! Regarde ! (p. 83)

La tension dramatique, maintenue du début à la fin de la représentation par les deux comédiens, atteint alors son paroxysme. En disant crûment les mots du sexe, en exposant, en revendiquant la violence des échanges sexuels tels que vécus par nombre d'homosexuels, le jeune Davey – Renaud Lacelle-Bourdon, torse nu, incandescent d'impudeur – la met en parallèle, l'oppose à celle des assassins homophobes. Un tel déballage violente Anita – Danielle Proulx, mère subjuguée par ce qu'elle découvre, semble fondre, se dissoudre sur scène – autant que le public, placé à son tour devant ses propres préjugés, sa propre intolérance. Violence ordinaire d'une société hypocrite.

La pièce se déroule dans le décor réaliste, mais non chargé (signé Jean Bard), d'un petit logement *cheap* où la locataire n'a pas fini d'emménager, éclairé d'un bout à l'autre par un plan général à peu près sans nuances. La mise en scène se limite à une mise en place efficace et à une impeccable direction d'acteurs. Choix d'austérité pour bien marquer l'impact du texte ou manque d'inspiration ? Il me semble qu'on aurait pu dynamiser l'ensemble par des éléments extérieurs ; le dialogue, d'une tension extrême, durait quand même une heure quarante-cinq minutes, exigeant du public une attention soutenue.

Le texte de Philip Ridley est percutant, et, comme la mère, on a envie de dire à Davey de se taire. À la fin, Anita déballe la dernière tasse à l'anse cassée et, c'est plus fort qu'elle, laisse enfin échapper sa colère, sa rage, son impuissance en un long cri déchirant :

ANITA – Oh... regarde-moi ça ! La dernière... Maudite bonne affaire que ma mère est pas là. Qu'est-ce qu'elle dirait de ça, hein ? Qu'est-ce que ma mère dirait... ? *Elle commence à trembler*. Les tasses à maman... Les criss de tasses à maman... Les criss de tasses à ma criss de mère ! (p. 88) ¶